

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
INSTITUTO DE ESTUDOS HISTÓRICOS DR. ANTÓNIO DE VASCONCELOS

---

# Revista Portuguesa de História

TOMO VI

HOMENAGEM AO PROF. PIERRE DAVID  
VOLUME I



COIMBRA / 1955

## La vie monastique et religieuse dans l'ancien diocèse de Grenoble aux temps Mérovingiens

L'actuel diocèse de Grenoble fut constitué au Concordat d'un assortiment d'éléments «empruntés à plusieurs diocèses «de l'ancien régime; il réunit en particulier la majeure partie de celui de Grenoble et de l'archidiocèse de Vienne qui disparut définitivement.

La période mérovingienne y fut marquée par un magnifique essor de la vie monastique et religieuse sous toutes ses formes et ce développement nous est relativement «bien connu en ce qui concerne Vienne. Dans la cité même et sa proche banlieue on comptait une douzaine de monastères: iSaint^Ferreuil, iSaint-Pierre-hors-la-Porte, Saint-Gervais, Saint-Marcel, Saint-Vincent, Saint-Nizier, Saint-Martin, pour les hommes; pour les moniales, Sainte Colombe, les deux Saint-André et 'Sainte ;Blandine. Et parmi les quelques soixante «celles» monastiques répandues à travers le diocèse, nous connaissons, outre le nom de Vezeronee, les fondations de saint Theudère: Sainte Marie au val Rupien qui deviendra Saint Chef, Saint Symphorien sur Gère et Saint Pierre d'Alarone. Un grand nombre de ces maisons a «été fondé sous les princes mérovingiens, d'autres font partie d'un héritage plus ancien. La tourmente du VIII<sup>e</sup> siècle marquera pour beaucoup une ruine définitive; quelques-unes cependant renaîtront sous des formes nouvelles et auront une longue histoire.

A Grenoble, par contre, les renseignements sont beaucoup plus rares. Deux noms, traditionnellement prononcés et vénérés, remontent au VIII<sup>e</sup> siècle: ceux de saint Aimé et de saint Aupre. Au premier, monsieur David a consacré une intéressante brochure; mais il s'est contenté pour le second de quelques «allusions dispersées. Découverte plus précieuse, une étude approfondie, «lui a permis d'avancer les noms de deux monastères grenoblois remontant à cette époque: Sainte Marie de Vizille et Saint Laurent «de Grenoble.

\*

\* \*

M. David publia en effet, en 1930, un travail intitulé: «*Les monastères du diocèse de Grenoble à Vépoque mérovingienne*», qui nous servira de base.

L'existence du *Monastère Sainte Marie de Vizille* nous est révélée par l'acte de fondation de l'abbaye Saint Pierre et Saint André de Novalaise, daté du 30 janvier 726. Grand propriétaire du Sud-est des Gaules, recteur de 'Maurienne et du Val de Suze au nom de Charles Martel, conseillé et appuyé dans son entreprise par son oncle Walchon évêque d'Embrun, Abbon décida la fondation de Novalaise <à la mort de son fils unique, et, quelques années plus tard, il completa son oeuvre en faisant de cette abbaye son héritière dans un testamen qui nous est parvenu.

Dans la charte de 726, signée entre autres par Eoaldus évêque de Vienne, et Ragnomarus, évêque de Grenoble, il est question «du seigneur Eoaldus évêque et de ses moines du monastère de Viceria, construit dans le pagus de Grenoble en l'honneur de la bienheureuse et glorieuse Sainte Marie toujours vierge et mère de Notre Seigneur Jésus Christ». Dans ce nom de «Viceria», M. David a reconnu Vizille: le nom est déformé, mais facile à retrouver et la transformation est normale. D'autre part, Vizille se trouve à une extrémité de la route conduisant de Grenoble à Turin par le Mont Cenis et le val de Suze où se trouve 'Novalaise. Enfin, par le testament signalé plus haut, nous savons qu'Abbon possédait au bord de cette voie et près de Vizille, les villages de Champ et de Mésage. L'identification de Viceria 'à Vizille parait donc sérieusement fondée.

Ce monastère dépend de l'évêque de Vienne Eoaldus, ce qui n'est pas sans surprendre. Mais la chose peut s'expliquer de deux façons: il est possible que l'évêque de Vienne ait abdiqué son siège épiscopal et se soit retiré à ;Sainte Marie de Vizille dont il devint l'abbé; ou bien, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, ce monastère a été fondé, avec l'approbation de l'évêque de Grenoble, par une colonie de moines viennois, dont l'évêque de Vienne demeurerait le supérieur majeur.

Nous ignorons la date de fondation de cette maison; nous constatons seulement qu'elle est 'déjà établie au moment de la fonda-

tion de Novalaise, ce qui permet de la faire remonter à la fin du VII<sup>e</sup> ou au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Mais, détail intéressant, Sainte Marie de Vizille est liée par un pacte de charité et d'assistance — pratique qui se généralisera par la suite — avec Sainte Pierre et Saint André de Novalaise qu'Abbon établit sous la règle bénédictine. Ceci nous permet donc de penser que Vizille était déjà placée, ou se mit alors, sous la règle de Saint Benoît.

Au sujet d'un *monastère Saint Laurent de Grenoble*, il faut reconnaître que nulle charte, nulle chronique ne parle de sa création ni même de son existence à une si haute époque. On peut cependant inférer la présence à Saint (Laurent de Grenoble d'un établissement monastique dès la période mérovingienne à partir de deux faits. On constate d'abord qu'en 1012, lorsque l'évêque Humbert confie Saint Laurent aux moines de Saint Ohaffre, il leur demande, non pas d'y établir, mais d'y faire «refleurir» la vie religieuse que l'incurie des anciens possesseurs avait rendue impossible, car ils avaient laissé disperser le patrimoine de cette église. La vie religieuse avait donc existé en ce lieu; comme, d'autre part, l'époque carolingienne ne s'était pas montrée dans nos régions particulièrement propice à une expansion monastique, il est naturel de remonter plus haut et de penser aux temps mérovingiens.

Le second fait est la présence auprès de Saint Laurent, de la chapelle — dite crypte — de Saint Oyand, que ses dimensions restreintes définissent comme un oratoire secondaire. Le nom de son titulaire, saint Oyand abbé de Condat, dont le culte est lié au rayonnement de cette abbaye sur les monastères burgondes, montre que Saint Laurent était en liaison avec les monastères de Bourgondie et devait être, lui aussi, un établissement monastique.

\* \* \*

**A ces deux maisons, il faut joindre le nom de deux religieux, inégalement célèbres, saint Aimé abbé, et saint Aupre, prêtre et ermite.**

*Saint Aimé* nous est connu par une «*Vita Amati*» écrite une cinquantaine d'années après sa mort par un moine de Remiremont, et par la *Vie de saint Eustase de Luxeuil* oeuvre de Joñas de Bobbio, toutes deux regardées comme exactes par les historiens. Né vers 565

dans le suburbium de Grenoble d'une famille d'origine romaine, Âmatius, vers 581, à l'époque de l'évêque Isice I, (fut conduit par son père au monastère d'Agaune où il partagea la vie des religieux environ trente ans. Vers 610, il se retira dans un ermitage au-dessus du monastère. C'est là qu'il reçut, autour de 614, la visite du successeur de saint Colomban à la tête de l'abbaye de Luxeuil, saint Eustase, qu'il suivit à Luxeuil. Sur l'ordre de son nouvel abbé, il prêcha la foi aux païens d'Austrasie, dans les campagnes, dans les villes et jusqu'à la cour. Au cours de ces missions il rencontra le fils d'un riche leude de l'entourage de Théodebert, Romaric, auquel il révéla sa pauvreté parfaite et qui entra à son tour au monastère de Luxeuil. Vers 620, munis de l'approbation de leur supérieur, Aimé et Romaric fondèrent à Habend futur Remiremont un monastère de moniales doublé d'une communauté de moines, et Aimé fut choisi comme abbé de la nouvelle fondation. Un certain relâchement dans l'application à Remiremont de la règle colombanienne de Luxeuil, une certaine sympathie accordée à la faction d'Agrestius qui attaquait cette règle, refroidirent un temps l'amitié qui unissait Aimé à Eustase; mais la réconciliation entre les deux abbés était complète en 627 ou 628, et c'est peu après cette date qu'Aimé mourut en 13 septembre.

Établi à Remiremont dès 670, puis au VIII<sup>e</sup> siècle au diocèse de Metz, le culte officiel de saint Aimé n'apparaît pas à Grenoble avant le XVIII<sup>e</sup>. Par contre, selon l'historien grenoblois Guy Allard, il existait en Dauphiné une tradition selon laquelle Aimé aurait vécu un certain temps dans un ermitage établi au flanc du Rachais, au-dessus de Saint Laurent. C'est là évidemment un déplacement erroné de l'ermitage où s'était retiré le futur abbé au-dessus de l'abbaye d'Agaune. Mais cette erreur même témoigna qu'à Grenoble, <et à Saint Laurent en particulier, on s'intéressait à ce personnage et que la tradition en demeurait vivante. Est-ce sous cette influence? Toujours est-il que Mgr le Camus établit en l'honneur de saint Aimé un projet d'office qui sera introduit officiellement dans la liturgie grenobloise par Mgr Jean de Gaulet en 1730. Disparu en 1783, quand l'archevêque de Vienne fit adopter par ses suffragants des livres liturgiques communs, cet office a retrouvé sa place au propre diocésain, en 1867, à la date du 13 septembre.

*Saint Aupre*, ou Avre — Aper —, dont la renommée n'a pas franchi les limites régionales, nous est connu par une «*Vita*» difficile

à dater, conservée dans une copie manuscrite du XI<sup>e</sup> siècle. Originaire de Sens, il fut ordonné prêtre par son évêque qui pensait rattacher à son diocèse. Mais, aspirant la vie parfaite, il vendit son patrimoine, en donna île prix aux pauvres et partit en Maurienne, attiré par la renommée de T évêque Léporius. Il le rencontra à sa villa de Miliciamum et lui demanda un lieu retiré où il pourrait se livrer à la prière tout en s'adonnant à la icharité et à T apostolat. Léporius lui abandonna un terrain situé au bord de l'Isère, dans le pagus de Grenoble, sur le territoire de La Terrasse, où saint Aupre construisit un ermitage, et eleva un sanctuaire dédié à saint Nazaire auquel il annexa un hospice pour les voyageurs et les pauvres. On était au milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

Dénoncé à l'évêque de Grenoble par des calomnieurs, il fut traduit par des enquêteurs devant Hesydhuis: il n'eut pas de peine à se justifier, mais profita de l'occasion pour rappeler au pontife les devoirs de sa charge.

Il regagna ensuite son ermitage pour y continuer sa vie de prière et de charité. La «*vita*» place ici un miracle du saint qui rappela à la vie son serviteur Abrunculus qui s'était noyé dans l'Isère. Il mourut en 4 décembre à une date inconnue.

Son office, qui reproduit des extraits de la «*vita*» se trouve dans les plus anciens bréviaires grenoblois, et sa fête est toujours à la date du 4 décembre au propre de ce diocèse où les deux églises paroissiales de la Terrasse et de Saint Aupre lui sont consacrées. En Maurienne, ou le bourg de Saint Avre porte son nom, son culte fut inifroduit en 1760, ce qui a donné lieu à des traditions plus récentes qui interfèrent sur l'ancienne biographie. Des légendes locales marquent toujours son souvenir à la Terrasse et alentour.

Comme on peut le constater, l'histoire monastique à l'époque mérovingienne est fort modeste dans l'ancien diocèse alpestre de Grenoble; elle ne représente qu'une pierre très discrète dans un édifice grandiose; elle méritait pour cela même de n'être pas totalement oubliée.